

Sous l'oeil du monde

Catherine Le Guerrier

Numéro 325, automne 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/91845ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Le Guerrier, C. (2019). Compte rendu de [Sous l'oeil du monde]. *Liberté*, (325), 87–89.

Sous l'œil du monde

Catherine Le Guerrier

Fidèles à la ligne éditoriale de Liberté, selon laquelle, pour parler de l'actualité, il faut prendre un peu de recul, et soucieux de rendre compte de tout ce qui touche l'art et la politique, Catherine Le Guerrier et Jean-Marc Limoges ont sélectionné une douzaine de films présentés aux Rencontres internationales du documentaire de Montréal 2018 afin de prendre le pouls de notre monde. Voici le premier volet de cette couverture qui, avant de s'intéresser aux films sur l'art, s'attache aux films sur la politique.

« **M**erci de nous parler. Nous savons que c'est difficile. Avec un peu de chance, ça pourrait aider. » Ces mots sont répétés par d'innombrables journalistes s'adressant à Nadia Murad, qui hoche la tête, sourit douloureusement et raconte son histoire. Celle qui souhaitait ouvrir un salon de coiffure pour montrer aux femmes qu'elles sont magnifiques a plutôt emprunté le chemin du militantisme international après avoir été réduite à l'esclavage sexuel par des soldats du groupe armé État islamique, avec les femmes et les filles de son village syrien. Ayant réussi à fuir, elle profite de sa liberté pour raconter sur toutes les tribunes l'histoire de ces pères qui furent froidement fusillés, le calvaire de ces femmes toujours captives et le malheur de son peuple yézidi dispersé.

On Her Shoulders (Alexandria Bombach, 94 min.) n'aborde toutefois ce cauchemar que par la bande, préférant nous en présenter un autre, situé en aval : l'épuisement qui guette Nadia et sa modeste équipe, prisonnières d'un incessant va-et-vient entre l'ONU, les gouvernements nationaux et les médias internationaux, à la recherche du soutien politique et populaire nécessaire pour sauver leur peuple et traduire leurs tortionnaires en justice. Nadia accepte avec résilience les questions répétitives qui trahissent le voyeurisme des médias et les limites de temps absurdes de l'Assemblée générale des Nations unies. Elle sourit malgré la fatigue lors des séances photo, s'éreinte à serrer les mains de politiques, accepte placidement la star-systématisation dont elle fait l'objet. Mais ce documentaire poignant fait plus que présenter la lutte de cette jeune femme contre l'inertie des puissants : il fait de nous ses interlocuteurs. En effet, en entrecoupant la quête de Nadia sur les diverses tribunes d'une entrevue exclusive lors de laquelle elle s'adresse directement à la caméra et commente ses apparitions médiatiques, le film se prend lui-même, comme média, pour sujet. Dès lors, ce n'est plus le public *dans* le film, mais le public *du* film qui est pris à témoin. Nous devenons cet auditoire – si facilement distrait, mais à la valeur politique inestimable, capable de faire pression sur les élus et de les tenir responsables de leur inaction – que Nadia cherche à atteindre. Nous sommes partiellement responsables de ce désespoir qui la pousse à se prendre elle-même en otage, s'exhibant

en larmes et exigeant une réaction institutionnelle, sans quoi...

Ainsi, notre désir de critiquer l'optimisme naïf des parlementaires ou le décalage grotesque entre la gravité de la quête de Nadia et la superficialité des commentaires sur son apparence est instantanément étouffé. Oui, le droit international est inefficace et les médias font des caprices. Oui, *On Her Shoulders* a ses défauts (pourquoi cette musique triomphante à l'entrée de Nadia à l'ONU?). Mais devant ce portrait de Nadia, qui ne peut se permettre de critiquer les avenues imparfaites qui s'offrent à elle, le pessimisme désabusé qui nous habitait à l'ouverture de la projection nous semble la pire des bêtises. Même notre souci sincère pour son bien-être semble trahir celle qui refuse toute forme de

Alexandria Bombach
On Her Shoulders
États-Unis, 2018, 94 min.

Nadine Gomez
Exarcheia, le chant des oiseaux
Québec, 2018, 73 min.

Elle sourit malgré la fatigue, s'éreinte à serrer les mains de politiques, accepte placidement la star-systématisation dont elle fait l'objet.



soutien psychologique (qui ne changerait rien, après tout, au sort des Yézidis) : comme elle le laisse sous-entendre à l'occasion de son discours à l'ONU, jouant sur le double sens du terme anglais *moved*, rien ne sert de s'émouvoir à qui ne sait agir.



Exarcheia, le chant des oiseaux (Nadine Gomez, 73 min.) souhaite faire découvrir le caractère radical de ce quartier d'Athènes, anarchiste et bohème, théâtre de nombreux soulèvements populaires (la veille de la première, aux RIDM, la population aurait lancé mille cocktails Molotov pour marquer le 45^e anniversaire de la répression, par la dictature militaire alors au pouvoir, de la révolte étudiante de 1973). La démarche empruntée est celle de la flânerie, une errance nocturne entre les murs graffités et les voitures brûlées, s'interrompant au gré des rencontres. À quelques reprises, cette déambulation sera stoppée par l'arrivée de personnes portant des masques à gaz, puis la marche reprendra, permettant d'enregistrer ici et là les pensées spontanées des gens croisés : une serveuse de bar explique qu'elle peine à payer ses fac-

tures et se lamente du manque de solidarité de ses compatriotes, une passante peste contre le flot migratoire, un vieil homme déplore la disparition de l'« érotisme » du quartier, des artistes répètent une pièce de théâtre expérimental et discutent du choc qui accompagne le jour de nos vingt-cinq ans, une chorégraphe explore l'effet de la pente d'une rue sur ses mouvements...

Bien que ces réflexions soient d'une importance indéniable pour ces personnes, nous voyons difficilement en quoi elles se distinguent des échanges qui, dans tous les milieux, prennent racine autour d'un verre ou d'une cigarette. Le choix de présenter ces discussions, portant sur des sujets aussi universels que le temps qui passe et le monde qui change, semble contredire l'objectif de la cinéaste : encapsuler l'insoumission et l'esprit de rébellion qui seraient *uniques* à Exarcheia. Seul le monologue final – celui d'un chauffeur de taxi racontant que son fils a écopé d'une peine de prison d'une sévérité sans précédent dans la nouvelle démocratie grecque pour avoir posé une bombe et tenté de renverser le système – nous rappelle que nous sommes en un lieu et en un temps précis.

Si nous pouvons nous réjouir de l'existence d'une véritable contre-culture flamboyante à Exarcheia, nous devons cependant nous attrister de ce résultat inégal. Est-il le fruit de ces flâneries assumées qui n'auront rapporté que ces seules paroles à la cinéaste? Ou celle-ci croit-elle sincèrement que ces réflexions sont radicales et uniques à cette gauche, contestataire et engagée? La possibilité que la seconde explication soit la bonne attriste : l'œuvre participerait alors – c'est dans l'air du temps – à véhiculer l'idée que seuls les membres du camp politique de la réalisatrice sont capables d'une pensée rationnelle et sensible, bien que celle-ci présente parfois des propos lassants de banalité, qui n'ont certes pas l'effet de glorifier ses sujets... Dans un cas comme dans l'autre, il faudra chercher ailleurs le portrait qu'on nous promettait d'Exarcheia la superbe. Accidentellement ou non, le documentaire célèbre la capacité et la nécessité (toutes deux universelles) d'exprimer notre humanité par la parole et par l'art.



Alexandra, une vieille dame à la santé déclinante, prend soin de son petit-fils, Oleg, dans le hameau ukrainien de Hnutove. À trop peu de mètres de là, les forces russes et ukrainiennes se font la guerre et lancent des bombes, parfois dans la direction du village. Des voisins sont morts, beaucoup ont fui, mais Alexandra reste. La petite famille ne possède que sa maison, cette étroite cuisine où les matriarches se rassemblent pour mitonner des réserves, cette cour où Oleg apprend à fendre du bois. De toute façon, la guerre est, la plupart du temps, distante et désincarnée, comme les gens qui la provoquent et qui la mènent. On la devine aux bruits d'explosions récurrents et aux rues vides du village déserté. Ne sont réels, pour Alexandra comme pour nous, que les yeux d'Oleg écarquillés par la peur et les heures passées dans des sous-sols qui font office de bunkers.

Au fil de *The Distant Barking of Dogs* (Simon Lereng



L'Académie a tranché : « manspreading » se dira en français « manspreading ».

Wilmont, 91 min.), nous ne croiserons que des enfants et des femmes, celles-ci protégeant ces lieux pauvres en biens mais riches en souvenirs : l'enseignante d'Oleg, une docteure, une agente qui organise le déménagement des autres. Si la mère d'Oleg est enterrée au village, son père n'est quant à lui jamais mentionné. Son jeune cousin Yarik a aussi un père évaporé, et le nouvel amoureux de sa mère, un soldat, est ailleurs, invisible. Seul un adolescent demeure. Il initie Oleg et Yarik au maniement d'un fusil et leur apprend à trouver des balles perdues pour les revendre aux mercenaires alors qu'ils vagabondent parmi les bâtiments abandonnés. Las de viser d'abord le ciel, puis des bouteilles vides, peut-être déjà blasés par cette arme, ils entreprendront de s'entraîner au tir sur une grenouille.

La consternation d'Alexandra qui apprend cette incartade – de prime abord banale – constitue le seul indice de la perspective de celle-ci sur ce conflit géopolitique qui assiège son quotidien. Elle ressent certainement de la sympathie pour ce petit batracien lâchement assassiné par de jeunes hommes se croyant plus importants que lui. Mais on comprend aussi qu'elle prend sur elle de protéger Oleg et Yarik non seulement des bombes, mais du machisme des soldats et des hommes politiques qui exhibent leurs pectoraux à défaut d'un programme politique. Bien que le président russe ne soit mentionné qu'une seule fois, il est difficile d'oublier qu'il s'agit de la guerre de Vladimir Poutine... Ainsi, le choix du cousin Yarik de rentrer à Hnutove pour rejoindre sa grand-mère, préférant s'éloigner de son beau-père strict et des enfants qui sombrent indolemment dans la cruauté, alors que sa mère lui avait permis de fuir la guerre en allant vivre avec son mystérieux soldat, est étonnant sans l'être. Bien qu'elle soit si près du conflit, la maison d'Alexandra demeure un havre protégeant les enfants de l'acculturation de la violence. En ce sens, le film aurait très bien pu s'appeler *The Distant Barking of Men*.



Après de longues minutes à observer une vieille dame,

Simon Lereng Wilmont
The Distant Barking of Dogs
Danemark, 2017, 91 min.

Zhang Mengqi
Self-Portrait : Sphinx in 47 km
Chine, 2017, 94 min.

pliée en deux, traîner sa subsistance et son âge dans un lourd wagon, le public pourrait être tenté de quitter la salle. *Self-Portrait* est aussi lent et ardu que le rythme de vie sur lequel il lève le voile. Mais comment se plaindre de ne voir que cette vieille dame et quelques arbres striant le ciel, alors que celle-ci n'a que le sol pour paysage? La vie n'a pas eu de pitié pour ce village chinois rural, et le film en aura peu pour nous.

Self-Portrait : *Sphinx in 47 km* (Zhang Mengqi, 94 min.) débute sur l'image d'un vestige de propagande communiste, qui clame aujourd'hui, privé de son idéogramme clé, que seul un « -isme » non défini pourra sauver la Chine. La scène fait rire amèrement, rappelant que cette misère paysanne fut exacerbée par un mouvement politique absolutisant qui n'a laissé place à aucun compromis dans ses plans de grand bond en avant. Elle sous-entend aussi que le nouveau projet de développement par l'industrialisation sauvage pourrait être appliqué de manière tout aussi inflexible. Elle rejoint ainsi le long récit d'une mère, entrecoupant la collection de scènes éclectiques qui composent le reste du film, qui raconte la vie de son fils parti travailler en ville et qui a trouvé la mort en prison, où il purgeait une peine pour s'être fait justice lui-même alors que son employeur refusait de lui payer son salaire.

Mais ce slogan éventré souligne surtout qu'en attendant qu'un personnage haut placé réponde à cette question grandiloquente qui se veut fondamentale, le village, lui, survit patiemment au quotidien – et le film nous invite à partager le vécu ennuyeux des femmes et des hommes qui l'habitent, rendu parfois pénible par les choix artistiques de la réalisatrice. Ainsi, lorsqu'on ne s'impatiente pas d'entendre la brise souffler dans le micro, on regarde des personnes âgées regarder des enfants peindre une murale, assises en cercle comme autour d'un téléviseur. Oui, la jeune fille au centre de cette fresque colorée, qui raconte des histoires de fantômes joyeux et les illustre en choisissant toujours le crayon brun en premier, nous permet d'entrevoir un avenir moins sombre et nous invite à réfléchir sur les causes et les coûts de ce nouvel avenir. Elle permet aussi d'oublier que les images de branches mortes composent près du cinquième du film. Mais ce jeune homme bientôt en âge de travailler, plongé dans ses réflexions, qui triture sans relâche d'un bout de bois l'eau d'un puits, semble plus représentatif de l'ambiance générée par l'œuvre : seul, en silence, sans assurance aucune, il évalue pragmatiquement l'urgence de quitter cet endroit où l'on mourait de soif il y a peu de temps. La mort dans les champs, la mort dans les villes... Si la réalisatrice a voulu tisser un message politique dans cette toile lâche et trouée, il s'agit peut-être d'une intimation aux gens qui aiment les réponses faciles de se taire.



Beautiful Things (Giorgio Ferrero et Federico Biasin, 97 min.) présente les mondes périphériques de la production de ces « belles choses » qui donnent leur charme à nos demeures et leur titre au film. Celui-ci met en scène quatre ouvriers dont le labeur entoure

la création de ces bidules et qui nous racontent leurs histoires du fond de leurs lieux de travail. L'un est filmé dans un champ aride de forages pétroliers aux États-Unis, le second nous parle depuis la cale d'un bateau de marchandises reliant les continents, le troisième est technicien dans une chambre anéchoïque cachée en Italie et le quatrième se livre dans un glauque incinérateur à déchets brûlant quelque part en Suisse. Les décors sont filmés avec un soin et un esthétisme trahissant le fait qu'ils sont les véritables sujets de ce film; nous entendons autant les mots prononcés par ces hommes que le murmure étrange des déserts qui les entourent.

D'un côté, *Beautiful Things* est un documentaire explorant la surconsommation. Comment comprendre autrement la présence de textes explicatifs sur la production de pétrole ou la désintégration des déchets et de plans-séquences dévoilant le fatras chaotique qui meuble l'appartement des réalisateurs? Il trace d'ailleurs une grinçante ligne narrative de la naissance à la mort de l'objet : on pompe le pétrole qui sert à mouvoir les bateaux qui transportent les objets rigoureusement

Giorgio Ferrero
Federico Biasin
Beautiful Things
Italie, 2017, 97 min.

La vie n'a pas eu de pitié pour ce village chinois rural, et le film en aura peu pour nous.



standardisés... que l'on finit par brûler. Des images de destruction de montagnes de détritiques suggèrent la futilité de ce parcours et nous invitent à repenser la rapidité avec laquelle ces objets traversent nos vies.

D'un autre côté, le film présente un univers rarement exploré, presque parallèle au nôtre, une lande stérile et inhospitalière qui servirait de paradis, de purgatoire et d'enfer à ces babioles qui nous captivent. Il atteint sa pleine force lorsqu'il abandonne les tentatives éducatives pour nous submerger d'images et nous envoûter de sa trame sonore puissante. Le message écolo n'est plus qu'un écho hantant ce monde léché, comme le font les fantômes du passé de ces hommes et les espoirs qu'ils portent vers l'avenir. Le public se perd alors dans ces mondes fascinants et étrangement sensuels, ces cages étroites, ces ciels trop vastes. Cette science-fiction fantaisiste est toutefois une dystopie : comment ces lieux peuvent-ils prendre l'apparence de petites Tatooine, alors qu'ils débitent le sang et la chair de notre quotidien? Les conditions de vie de ces travailleurs ne sont des mystères si faciles à esthétiser qu'à cause de l'ignorance, celle-là même qui assure la perpétuité du cycle destructeur, naissant dans des puits de pétrole et crevant dans des charniers à patentes inutilisées. 